Document generated on 05/19/2025 1:41 p.m.

Inter
Art actuel

Cameroun – RAVY 2014. Rencontres d'arts visuels de Yaoundé

Valentín Torrens

Number 119, Winter 2015

Organisations artistiques : d'ici et d'ailleurs

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73287ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Torrens, V. (2015). Cameroun – RAVY 2014. Rencontres d'arts visuels de Yaoundé. *Inter*, (119), 56–58.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

RAVY 2014 RENCONTRES D'ARTS VISUELS DE YAOUNDÉ

△ VALENTÍN TORRENS

Voici le compte rendu de la quatrième édition de cette biennale. Mise en place par Les Palettes du Kamer, une association d'artistes, en collaboration avec l'organisme Crane Lab, basé en France, elle a reçu l'appui financier des diffuseurs culturels de la capitale camerounaise, notamment le Goethe Institut, l'Institut français du Cameroun, le musée La Blackitude et le centre culturel FIIAA. Le programme de cette année comprenait des expositions, des installations, des conférences, des performances et des ateliers. Dix-sept artistes du Cameroun y ont participé ainsi que quatre du Nigéria et de la France, deux de la République démocratique du Congo et de l'Allemagne, et un de la Belgique, de l'Espagne, de l'Indonésie, du Japon, de la République centrafricaine et du Zimbabwe. Ils ont présenté leur travail en sculpture, en photographie, en performance, en peinture et en vidéo.

Propices à l'échange entre artistes d'Europe, d'Afrique et d'Asie, les RAVY sont à la fois un tremplin pour les artistes émergents et un lieu de découvertes pour le public local.

La conférence « Les outils de la performance », tenue à l'Université, incluait autant une longue communication du docteur Ibrahim Moungande, intitulée « Épistémologie de la performance » et centrée sur l'acception théâtrale de la discipline, que l'approche de l'art action telle que défendue par les autres conférenciers, soit Jean Voguet et moi-même. Résultat : une amusante et délirante confusion entre les différentes propositions, qui a mis en lumière la réaction autoritaire du corpus universitaire, basée sur le savoir comme moyen de manipulation et de pouvoir. En découle une interrogation : l'université est-elle un lieu adéquat pour l'art action ?

Le festival a démarré le 8 avril 2014 avec une exposition de photographies au musée La Blackitude. Se démarquait la série *Drowning in Solitude*, avec des images de corps en fragments, sous l'eau : miroir d'une dimension presque abstraite et cosmique ; poésie subtile et dramatique, remplie de pathos. Ces images ont été réalisées par l'artiste Sentury Yob après la mort de son père. Les photos du Nigérian Chriss Aghana, simples et efficaces, dénonçaient quant à elles le pouvoir du pétrole, illustré comme du sang humain.

Les actions dans l'espace public ont débuté sur le boulevard Kennedy, dans un secteur de la ville réputé violent. Un buste du président des États-Unis, coiffé à la Elvis, a surgi à une extrémité de la rue. Sur les trottoirs, bondés, se côtoyaient motos, voitures, vendeurs ambulants, bureaux de change, auxquels se mêlaient clients et pickpockets. Dieudonné Fokou est arrivé dans un taxi surchargé de ses sculptures, a descendu devant la Société commerciale de banque Cameroun et a disposé ses œuvres dans la rue. Le chaos quotidien s'est emballé. Les gens se photographiaient avec leur cellulaire devant les personnages formés de déchets électroniques. La situation, inusitée, a enflammé les passants mais aussi les vendeurs, obligés de se déplacer, et la police en poste devant la banque. Les actions publiques aident à faire connaître les pratiques contemporaines.

Le tour de mon action suivait quelques minutes plus tard. Je me trouvais à une quinzaine de mètres de la porte de la banque : immobile, à genoux, les bras en croix ; deux ballons dégonflés sous les genoux, un autre sur la tête ; sur mon t-shirt, des dessins de crânes et de fils de fer acérés ; chaussures de foot, shorts et chaussettes aux couleurs de l'équipe nationale du Cameroun, un mythe vivant. Les commentaires allaient dans tous les sens : on parlait de sorcellerie, et la controverse qui s'ensuivit confrontait ceux qui croyaient qu'elle aiderait l'équipe nationale lors de l'attendue Coupe du monde et ceux qui pensaient le contraire. On criait, on s'excitait, les vendeurs se sont enfuis et les pickpockets se sont activés. La police poussait curieux et photographes, allant jusqu'à les frapper. À quelques mètres de moi un policier, matraque à la main, m'a dévisagé. Dialogue muet. Puis, il s'est éloigné au moment où les nombreux spectateurs rassemblés se sont mis à protester envers et contre tout. La tension a monté. Peu de temps après, je disparaissais. La grogne, elle, aura continué pendant un bon moment.

Irene Pascual a construit pour sa part son action à l'abri, au sein de l'Institut français, racontant une histoire locale sur l'ambition qu'elle a intériorisée en longeant le corridor, enveloppée dans une grande feuille dorée. À l'autre bout du corridor, elle s'est recouverte d'une aussi grande feuille blanche, puis a dessiné une énorme araignée sur le mur. Une fois son visage métamorphosé avec de l'argile, elle nous a raconté une autre histoire, au sujet de travestis, sujet tabou dans la société camerounaise. Le tout s'est terminé par un défilé festif pendant lequel elle a dansé avec un public emballé, avant de prendre la porte.

Toujours à l'Institut français, ce temple de la culture de Yaoundé, Christian Etongo a célébré un rituel syncrétique du Cameroun colonial et catholique en faisant un récit biographique. Âme troublée, entre l'appel du passé et l'appel du futur, marquée par des fissures qui évoquaient la réconciliation.

Dans une grande salle de conférence, Keiko Kamma a disposé des objets trouvés en ville et a écrit des textes à partir de titres de journaux : impressions

> Hervé Yanguem

du pays. Sur un mur, elle a projeté une vidéo, seule référence au Japon, son pays. Après cette journée d'agitations, Keiko Kamma a ouvert, avec la cérémonie du thé, un espace de détente où le public était invité.

Le 9 avril à la Galerie d'art contemporain s'est tenue l'exposition *The Bodies We Tell*, montée par Martin Baasch. Faute de surveillants, elle n'a duré que le temps du vernissage. Dommage, car elle offrait une occasion exceptionnelle pour les artistes locaux et ceux des autres villes de voir les projets de leurs collègues camerounais et européens. Vidéos et photographies, actions et archives d'actions, sculptures, dont celles de Zanele Mutema du Zimbabwe : ses corps mutilés et brûlés, faits à partir de sacs à ordures noirs, évoquaient la violence héritée de l'époque coloniale. Les sculptures de Jean Michel Dissake incorporaient, elles, un constructivisme organique par l'utilisation de lianes entrelacées. Voilà un travail laborieux mariant tissage, métal et peinture !

Chriss Aghana exposait de son côté des photographies d'hommes et de femmes, leur visage masqué par une épaisse couche de cendre : identités anciennes face à l'apparente modernité du capitalisme ; êtres fluides comme le sont les larmes, le sang ou la mucosité sur la peau sèche des visages ; véritables madones noires du présent, à l'âme brisée et dont l'habillage donne une nouvelle interprétation, un masque de plus. Masque qui expose, recouvre, ou vice versa.

Avec humour, la vidéo d'Hervé Youmbi dénonçait le pouvoir, ses héritages, ses attraits, ses classes gouvernantes, alors qu'une action sur le bord de la mer de Jean Voguet clôturait avec force la soirée. Celui-ci a disposé sur une table trois urnes où il abordait les thèmes suivants : « L'essence de votre vie », « Ce que vous supportez » et « Ce que vous combattez ». Le public a répondu sur des bouts de papier blanc à ces questions jamais posées lors de consultations publiques. La lecture des réponses a donné une idée de ce dont se soucient certains Camerounais.

Jeudi, les activités se sont déroulées au Goethe Institut. Le matin, une longue conférence-débat intitulée « L'art performance : contexte africain et vision globale » a pris place. Un programme d'actions, de vidéos et de projections s'est poursuivi en soirée. Parmi elles, Johnny Amore a présenté, d'un côté de la salle, *The Art of Doing Art*, images de rigueur constructiviste poétisant le sublime entre le rythme du vide et la grâce du silence-lumière autour d'objets et, de l'autre côté, des portraits de performeurs captés tout juste à la fin de leurs actions, exprimant la trace de l'expérience transformatrice. C'est effectivement cet instant précis qui intéresse Amore. Il était surprenant de voir, dans ces images, à quel point l'esprit de décadence accompagne toujours les perceptions stéréotypées de l'art action qui s'accumulent depuis des années. Ce paysage humain parlait d'impressions autant individuelles que collectives, mais aussi du temps et d'une pratique d'attitude.

Trésor Malaya, artiste congolais reconnu et recherché, suivait avec une autre action. Il s'est placé au milieu de la circulation, éclairé par les voitures qui allaient et venaient. Il ne portait que des caleçons maculés de sang, d'où il a retiré divers drapeaux en papier. Il est entré au Goethe où il s'est aspergé d'un liquide noir. Couché sur un carré blanc et sous un parapluie où était inscrit le mot *indépendance*, il a demandé au public de lui jeter de l'eau. Puis il s'est levé, s'est caché derrière le carré, en est ressorti pour y écrire à nouveau le mot *indépendance*. Enfin, il a salué la salle avant de quitter.

Landry Nguesta : voilà un artiste dont les actions se basent en bonne partie sur la voix et le mouvement ! Issu du théâtre, il ne travaille l'art action que depuis deux ans. Ici, il s'est introduit dans une sorte de sac blanc et s'est déplacé sur le sol de manière convulsive. Quand il a repris son calme, il nous a regardés par le trou du sac. Au bout d'une pile de pains en forme de mât était perché le drapeau panafricain. Le performeur s'est alors défait d'un drap et a enfilé des pantalons militaires. Hésitant, il a essayé de toucher au drapeau. Sur le drap, il a dessiné à l'aérosol une carte géographique qu'il a

identifiée par les lettres *RCA*, pour « République centrafricaine ». Nguesta a hélé le public et a demandé si quelqu'un avait faim. La situation, soudain brutale, l'artiste l'a désamorcée en lançant le pain du mât contre un cube en feu et en criant : « La guerre commence ! » Il a ensuite choisi une personne de race blanche pour brûler le drap devenu carte. Action politique en lien avec le passé colonial français.

Le collectif Junior Esseba, s'éloignant de l'esthétique mondiale de la performance diffusée sur Internet, tourné vers les expressions locales traditionnelles, a fait ici appel au chant, à la danse et aux mouvements physiques. Il a utilisé le feu et divers objets propres aux actions collectives, se déplaçant avec autorité dans la salle, parmi le public. S'opposaient le rituel de purification des maladies, point commun à la religion et au capitalisme, et les anciennes pratiques africaines. Son projet a mêlé les langages et a semé des idées potentielles pour des projets futurs. Par son utilisation de l'excès, de l'accumulation et de l'accélération, le groupe se rapprochait du spectacle de cirque de rue.

Le vendredi, les actions se sont déroulées dans les rues d'un quartier populaire fréquenté par les foules, où abondent boutiques et kiosques. Christian Etongo s'est étendu au milieu de la rue et est demeuré au sol, immobile, une grosse pierre sur le visage. Curieux, les passants l'ont encerclé et ont formé une île au milieu de la circulation. Rumeurs et avis volaient en éclats : on croyait à un accident ou à une victime de la « justice populaire ». Un individu sur des échasses est alors arrivé en jetant de l'argile sur la foule, qui s'est dispersée. Petite panique-confusion. Le prochain accident allait-il être une performance ?

> Christian Etongo

Des centaines de personnes ont accouru pour voir la Congolaise Julie Djikey en bikini, un volant dans les mains et le corps couvert de peinture noire. L'excitation des passants était immense, les cris plus stridents que jamais. La foule a provoqué un embouteillage. La police a fini par arriver et a arrêté l'artiste ainsi que l'organisateur, Serge Olivier. Ils ont été libérés une demi-heure plus tard.

En soirée s'est ouverte une autre exposition, cette fois au centre d'artistes autogéré OTHNI. Les photographies de Ginette Daleu révélaient la beauté abstraite des murs en bois moisi des quartiers de Douala et, ainsi, l'entropie cosmique qui nous porte. Les dessins de la Nigérianne Odun Orimolade étaient un pur enchantement visuel : il étaient uniques, lucides et clairvoyants, suspendus et vibrants, à l'instar des rêves. Ils nous poussaient dans un imaginaire confidentiel. Ses choix graphiques étaient du même acabit que les illustrations naturalistes d'Ernst Haeckel.

Deux vidéos de Ruth Belinga, l'une sur la déforestation et l'autre sur la croyance selon laquelle les humains et les arbres sont immanents les uns envers les autres, étaient projetées côte à côte. Une femme noire, nue, y pleurait tout en caressant un arbre qu'elle enlaçait, arbre coupé et sans écorce. Ces images m'ont fait le même effet que la lame de rasoir et l'œil dans *Un chien andalou* : une fois vues, elles sont inoubliables.

L'artiste de la performance camerounais Hervé Yanguem, actif depuis les années quatre-vingt-dix, a clos la séance. Son expérience et son aisance à user des codes de la performance sont notoires, lui dont les actions sont portées par la voix, le mouvement, la présence, le rythme ainsi qu'une sage utilisation des masques. Un amas de feuilles mortes occupaient le milieu de la grande salle, s'éparpillant dans les pourtours. À l'arrivée du public, le bruit de feuilles variait en intensité jusqu'au retour du silence. C'est de l'amas de feuilles qu'a surgi l'artiste : d'abord, par le son, à travers un léger souffle ; puis, visuellement, sous la forme d'un tuyau tenu par une main ; enfin, sous la représentation d'un esprit au visage masqué, qui dialoguait avec le public et avec lui-même. Sous une pluie de terre, il a fini par dévoiler son visage, puis a détruit avec ses mains des blocs d'argile avant de disparaître. L'action aurait pu être exécutée à l'envers, de la fin vers le début. Elle reposait sur un juste équilibre entre les références aux cultures traditionnelles africaines et les connaissances pratiques des outils de la performance.

Le samedi 12 avril était composé d'un programme court présenté au centre culturel multifonctionnel FIIAA. Une exposition de peintures et de sculptures réunissait des petits formats d'Ernest Weangai et de Dieudonné Fokou. De ce dernier, les œuvres grand format avaient été vues, dès le premier jour, sur le boulevard Kennedy.

Dans le garage, Johnny Amore et Irene Pascual ont disposé leurs propres matériaux et d'autres objets utilisés au cours du festival, y compris une poule, comme celle qui apparaissait sur les affiches. Nous avons tous été invités à prendre part à l'action. C'était un espace de souhaits et d'idées, né de l'énergie des œuvres présentées tout au long du festival pour devenir un processus de catharsis. La réaction a été immense, les voix ont créé un tourbillon d'émancipation. La volaille a été sacrifiée entre les différentes actions, puis cuisinée et mangée par les convives encore présents.

La seule action au programme du dimanche, jour de clôture du festival, impliquait aussi de la nourriture. Sur une toile de plastique étalée au sol, Éric Kwégoué a lancé des kilos de riz bouilli. À quatre pattes, il a essayé d'en manger. Puis il a invité le public à en manger à son tour, le servant à la cuillère sur des assiettes. Pendant que nous mangions, il s'est mis à vomir de manière ostentatoire. Un jour plus tard, le riz était encore par terre, en attente d'oiseaux, de fourmis et autres animaux.

Axé sur des projets *in situ*, cette édition du festival est parvenue à mieux faire connaître les pratiques d'art contemporain : les actions et les expositions ont donné l'occasion aux invités de côtoyer un public diversifié. Nous avons constaté que les actions ont une réelle capacité à se transformer en événements populaires. D'un grain de sable, elles élèvent montagnes et paysages, un lien vers l'art actuel africain.

Une fois les RAVY terminées, Les Palettes du Kamer ont coordonné *Bakassi Peninsul'art*, un échange artistique entre le Cameroun et le Nigéria, eux qui, jusqu'en 2008, se disputaient des territoires. Par le biais d'actions et d'autres projets artistiques, l'événement a permis de rapprocher les participants ainsi que les communautés locales et maraîchères des villages de Limbé, de Tiko et d'Idenao. L'expérience acquise permettra d'améliorer ce dernier aspect lors des prochaines éditions. ◂

Originaire de Huesca, en Espagne, **Valentín Torrens** est producteur de performances, mais aussi théoricien et enseignant. D'abord artiste de la sculpture et de l'installation, il se consacre à la performance dès les années quatre-vingt-dix. Depuis 2000, il organise le volet performance au festival Periferias à Huesca. Il donne aussi des ateliers et des conférences sur l'art performance dans plusieurs pays. En 2007, il édite une publication sur l'enseignement de la performance, *Enseñando performance*, qui sera traduite en anglais par *How Are Teach Performance Art*.